

The establishment of legal-status matrilineage will undoubtedly affect social attitudes towards traditional parent/child relationships, and towards the relations of women to men. It will, for instance, render the concept of 'illegitimate children' obsolete, since such a concept can exist only where one's social identity is derived only from the male parent. The child born without access to a patronym in a patrilineal system is an anomaly; there is no language category for such a person, who must therefore be defined as illegitimate.

The term Ms has already made its mark on the western world because its use necessitates a view of women that is apart from their role in marriage. It represents a category of women who were, until recently, invisible because patriarchal languages did not recognize them. Although there have always been women rulers, writers, musicians, painters, poets,

scholars, and business people, they were considered 'illegitimate' in the patriarchal system of classification by that same ideological principle that makes a bastard of a fatherless child (a concept possible in language, but not in biology). Ms has, in short, become the means by which women may publicly declare themselves as mainstream human beings. It is still cumbersome to use and various in its meaning, but whenever it appears on an application form along with 'Mr', 'Miss', and 'Mrs', the women's movement has achieved an important victory.

Think about your first reaction to the term 'Ms'. Then think about the meta-messages the term conveys in everyday usage. Then *use it*: if our language incorporates the concept that women are not a means, but an end in themselves, as human beings, social change must inevitably follow.

Femmage: Madeleine Gagnon

Monique ROY

Dans chaque numéro de notre revue, nous entendons consacrer un article spécial à une femme par qui notre histoire a été ou sera transformée. Nous sommes heureuses de commencer par Madeleine Gagnon, penseuse, féministe, professeuse, amie.



Madeleine Gagnon

Photo by Kero

Madeline Gagnon

Through her own words and the words of journalist Monique Roy, Madeleine Gagnon — Québécois feminist, poet, professor, writer, and subversive — comes to life. Madeleine writes about women's oppression, about politics, about love and about death, to mention only a few of her subjects. In her article on Madeleine Gagnon, Monique Roy notes that she 'writes in order to break the hold of fear, of codes, of censures and taboos'. Madeleine is not 'naïve or simplistic' but 'thinks it is possible to change things from the starting point of generosity'. Madeleine Gagnon 'studies, analyses, tries to discern the manifestations of power in every sphere of women's activity — in her own work milieu, the university'. 'She tries to locate power, name it, and strip it bare.'

In a presentation given during a colloquium on Women and Power at the University of Quebec this year, Madeleine describes the effects of power in the university. It is, she says, 'perhaps more refined — [women are] raped by words, beaten with concepts. . .'. Words, knowledge, ideas, ideologies all represent power — power that women have been consistently deprived of. 'To react to this subtle power, this power of SEDUCTION which women students and secretaries respond to with VENERATION. Woe betide those who don't play the SEDUCTION game, who reject it. . . REPRESENTATION is not far away.'

In another presentation, Madeleine Gagnon discusses the 'death of power'. 'Historically we were not born sick, inferior, masochistic, jealous, or insignificant, but through the centuries, in order to survive, we had to, willingly or unwillingly, play the game according to the rules of the conqueror. We even loved them, the rules and the conquerors, and we still love them, this is the source of our madness and, paradoxically, of our strength.'

COMMENT DIRE MADELEINE GAGNON?

MADELEINE EN 1977

Pour les femmes et les autres

Tenter de dire Madeleine Gagnon n'est pas chose aisée. Où sont les mots qui ne la trahiraient pas, rendraient sa réalité? Plénitude 'Je veux être douce, douce et tout dire'. Oui, elle est douce, pas mièvre, pas soumise, pas consentante. Douce et ferme, intelligente, immédiate, accueillante, chaleureuse, entière, rassurante, lumineuse, convaincue, vraie, disponible, superbe, honnête. En plus, d'une simplicité et d'une gentillesse véritables. Oui, j'aime Madeleine Gagnon. Infiniment. Et je voudrais qu'on soit plus nombreuses à la connaître, donc à l'aimer. Parce qu'elle est mal connue ici, et c'est injuste.

Ce mois de mai rééquilibre un peu les choses en accueillant deux livres d'elle: le mardi 17, avait lieu à la Librairie des femmes d'ici un lancement-rencontre de *La Venue à l'écriture*, trois beaux textes de Hélène Cixous, Annie Leclerc et Madeleine Gagnon (10-18). Une semaine plus tard, les éditions L'Étincelle lançaient *Retailles*, un livre écrit par Madeleine Gagnon et Denise Boucher.

Madeline Gagnon est née il y a un peu moins de 40 ans, au cœur de la Matapédia, à Amqui. Elle a un doctorat ès lettres et est professeur de littérature à l'UQUAM, au module d'études littéraires. Présentement, elle est en année sabbatique et une bourse du Conseil des Arts lui permet de poursuivre ses recherches.

Elle a publié, en 1969, un recueil de 10 nouvelles. *Les Morts-vivants* (HMH). C'est ce qu'elle appelle "son premier cycle d'écriture".

"Les mots vivent seuls portés par un moteur inconscient. Ma révolte était alors spontanée, pas réflexive. Il y avait quand même une certaine distanciation. A cette époque, j'étais obsédée par la perfection, la beauté parfaite. J'avais le sentiment que jamais la plus belle des plus belles ne serait assez belle pour satisfaire leurs canons. Une de mes nouvelles s'intitulait 'La Laide' et bien sûr, certains critiques m'avaient attaquée disant "si elle est laide et ne le prend pas, qu'elle se fasse soigner." J'étais très vulnérable à cette époque, très fragile. On attaque toujours les femmes dans leur physique, soit pour en dire du bien ou du mal. Les hommes sont à l'abri de ces tracasseries. Ils sont. Un de nos grands écrivains avait également fait une critique positive de mon livre, mais en ajoutant: méfions-nous des femmes intelligentes, et surtout des nez retroussés."

Une femme intelligente qui écrit bien et qui en plus a le nez retroussé? Subversion.

Ensuite, vient le deuxième cycle. Elle publie *Pour Les Femmes et tous les autres*, en 1974 (l'Aurore), *Portraits du voyage*, en 1975, avec Jean-Marc Pôtte et Patrick Straram le Bison Ravi (L'Aurore), et *Poétique*, aussi en 1975 (les herbes rouges).

Nous ne pouvons plus rien si vous ne parlez pas. *Pour Les Femmes et tous les autres* est une plaquette de poèmes en prose, prose généreuse, articulée autour d'une libération. Les textes publicitaires emmêlés aux textes de création soulignent la contestation récupérée, la publicité axée sur cette nouvelle-femme-active-qui-travaille-et-qui-a-plusieurs-vies-à-vivre (avec quelle vinaigrette? quel colorant pour cheveux?), et sur l'urgence qu'il y a à réagir, à démasquer toute cette imposture, sinon. . . Servitude sophistiquée, apprêtée, maquillée. Subtilité. Textes publicitaires quotidiens, insidieux, agressants, qui violent chaque femme, chaque jour. L'écriture est ici hachée, écriture passionnée qu'une violence sous-tend. Mais, déjà, l'amour est présent. L'amour, le vrai, le juste, l'égalitaire, l'amour au féminin: Les alphabets s'usent aux cimetières de leurs académies. Les normes éclatées, les vieux schèmes balayés pour une générosité retrouvée pour les femmes et tous les autres.

Le texte de *Portraits du voyage*, amour parallèle, lui tient à cœur, est important pour elle. 'Je n'écris pas pour inventer une histoire.'

Elle s'écrit pour briser la peur, les codes, les censures, les interdits. Je suis d'une encombrante lucidité. L'écriture est dure, haletante. Ces images sont féminines et subversives. Voyons voir où tu te retrouves dans ces récits entrelacés.

Poétique contient des textes écrits entre 1972 et 1974. Même souffle, même dénonciation.

Ces trois recueils appartiennent au "deuxième cycle". Ce sont des sujets politiques, des sujets de femmes opprimées. Il y a présent le désir de révolution. Ce que Madeleine appelle 'une écriture de collage', frisant le slogan, la propagande.

Puis, c'est le 'troisième cycle, écriture de greffe, d'amitié dans la vie'. Elle qui a dit, au désormais célèbre colloque¹: la femme et l'écriture, "j'écris dans la solidarité. Je ne veux plus mes textes seuls, je veux d'autres paroles dans mes textes", réalise maintenant ce défi d'écrire avec d'autres femmes.

Si son texte de *La Venue à l'écriture*, 'Mon Corps dans l'écriture', a été écrit seule, il l'a été en simultanéité de pensée

avec Hélène Cixous et Annie Leclerc. 'Hélène Cixous avait lu mes textes et les avait aimés. Quant à Annie, nous nous sommes rencontrées au colloque et sommes tombées en amour comme deux petites filles. Je crois qu'il y a eu une rencontre d'amour de nos textes, dans le lieu où chacune de nous trois était rendue. Trois écritures, trois démarches faites séparément mais s'imbriquant les unes dans les autres. Ces trois textes se parlent, se répondent, et on ne s'était pas lues avant d'être publiées.'

'Mon Corps dans l'écriture' pourrait être pour Madeleine Gagnon un point d'arrivée. Il n'y a plus dans cette écriture simplifiée les trépignements, les impatiences, les colères des textes précédents. Il y a comme une grande tranquillité tout à coup, une paix, une certitude. La route est désormais tracée et sera carrossable. 'Au bout, je n'ai même pas besoin de voir, tellement le trajet du long tuyau me comble. Je ne crains pas la fin, j'apprends à la posséder à tout instant. Pour moi, il n'y a pas de morts à force de vivre et d'aimer les multiples combats'.

Madeleine Gagnon a été du premier collectif de la revue *Chroniques*. Sans rien renier de son action politique passée, elle a désormais fait un choix: 'L'essentiel pour moi est la lutte des femmes. Les femmes de toutes les classes. Les femmes sont battues, violées, violentées dans toutes les classes de la société ici au Québec. L'oppression sexuelle est quotidienne dans toutes les rues de Montréal. Comment peut-on faire une révolution sociale et politique si la moitié du monde est violée dans son corps? Il est prioritaire que la femme parle et que l'homme écoute. La lutte des femmes a pris le dessus dans ma vie, dans mes préoccupations. J'y suis venue, lentement, comme la plupart. Par ce que je vis, ce que j'ai vécu. Il faut une connaissance historique. Quand on a vécu dans sa quotidienneté les rapports amoureux, l'amour-passion-désir, quand on est allées profond avec les hommes dans ce rapport, alors on accède à la conscience intime de tout ça. En 1970, les livres de femmes que j'ai lus ont confirmé les choses que j'avais senties. C'est un processus très lent. Je suis autonome. Je fais partie d'un collectif qui n'est pas un groupe. J'ai des amies dispersées, nous en sommes au même point. Sans partager son point de vue, je comprends le féminisme radical lesbien. C'est un phénomène historiquement compréhensible. Certaines femmes ont trop souffert pour pactiser avec l'oppresseur, mais je crois qu'en excluant les hommes, on reproduit ce qu'on a toujours vécu: exclusion de classes, de races, de couleurs. Tant qu'un sexe sera dominé par un autre, tant qu'il y aura oppression d'un sexe sur l'autre, il n'y aura de véritable liberté pour aucun des deux. Je ne vais pas sur le terrain des hommes. Je veux un terrain qui appartienne à toutes, à tous. Comme Annie Leclerc, je pense que les femmes n'ont rien à voir avec le pouvoir. Qu'on les laisse parler. On n'a rien à perdre. Il faut lutter ensemble, avec les hommes, confronter les luttes politiques, économiques, sexuelles. Un gouvernement qui ne met pas en tête de liste de ses priorités la réorganisation de la vie des femmes n'est absolument pas progressiste, il ne fait que reproduire les vieux schèmes. On reproduit la bonne conscience, les femmes-alibis seront plus nombreuses (peut-être une dizaine au lieu d'une ou deux) mais cela donnera quoi? Il est fondamental qu'on se préoccupe des besoins vitaux de la moitié de la société. Sans cela... Ici, on risque de se retrouver sous peu avec une formidable grève de colleuses de timbres...'

Madeleine Gagnon parle d'amour, écrit d'amour, dit d'amour. Mais son propos n'est ni naïf, ni simpliste. Elle est convaincue qu'il est possible, qu'il est faisable de faire bouger les choses en partant d'un désir de générosité. Ce parti-pris d'amour, de générosité est dans ses mains une arme puissante qui lui donne patience et certitudes. 'C'est une folie j'en conviens mais c'est la seule raison qui me reste' (Annie Leclerc — *Parole de femme*).

Quand on a compris que tout ne changera pas demain, ni dans cinq ans, on accepte de se relever les manches et de travailler jour après jour à ce qu'advienne ce lointain — mais réel — après. Anne-Claire Poirier, rejoignant cette patience, disait il y a quelques jours à la télé, parlant de cette nouvelle conscience des femmes: 'c'est l'histoire de toute une vie'²

Toujours dans cette "écriture d'amitié", Madeleine Gagnon publiera à l'automne un texte accompagnant celui de cinq psychanalystes québécoises. 'J'ai tout relu ce que j'ai fait jusqu'à présent, ce texte est une mise au point. Plus de collage. C'est une écriture dépouillée, le moi/je.' En attendant, il y a, avec *La Venue à l'écriture, Retailles*, un livre important écrit avec Denise Boucher, dont nous parlerons très bientôt.

1 Publié par la revue *Liberté*, juillet-octobre 1976, numéros 106-107.

2 *Femme d'aujourd'hui*, le mercredi 25 mai 1977.

Monique ROY
(entrevue parue dans
Le Devoir, mai '77)

ANTRE

je n'aiderai pas à construire des terres d'exile nouvelle pour nos enfants. Aucun champ concentrationnaire, par nivellement des contradictions, aucune neutralisation des images, des styles; pour vaincre l'assujettissement qui nous guette, à chaque cycle, repérer en chacun le lieu précis où le pouvoir est aimé. Comprendre que personne n'échappe à cet amour. Savoir de quelle urgence le pouvoir au premier souffle de vie nous convie pour survivre. Partager ce grave espoir sans aucune illusion. Je veux que l'écriture s'approche de sa fraude et s'aime malgré tout. Je ne veux pas aimer comme on porte un drapeau. Un souvenir précis de lait de sang m'a retenue dans le langage, malgré qu'il se livrait dans le non-représentable le plus total
il se livrait senti sans éprouver, il se livrait vu sans le voir, comme bu sans le boire d'elle qui se retire devant ma jeune puissance et je persiste à ne pas vouloir vider le cœur des mots

Extrait du nouveau livre de Madeleine GAGNON, *Antre*, qui sera publié aux éditions *Les Herbes rouges* en août 1978.

MADELEINE REVUE EN 1978

En octobre dernier, Madeleine Gagnon participait à un débat organisé au *Centre culturel canadien* de Paris. Débat qui regroupait la majorité des tendances du *Mouvement féministe français*. Elle y précisait son rapport au texte: *La mort du texte en moi*. Communication qui a été reprise dans la revue *Chroniques* (numéros 29-30-31-32/automne 77-hiver 78).

Ne pas voir fonctionner le pouvoir, en nous et au-dehors, ne signifie pas que ça n'existe pas: cela signifie seulement qu'il va continuer de s'exercer, aveuglément, et au lieu d'être tué à chaque fois, il va ressurgir à chaque fois, sauvage, n'importe comment: brutal, meurtrier, hystérique, haineux, aussi autistique... et ça ne finira jamais, tant qu'il y aura des hommes et des femmes qui vont continuer de se faire concevoir et naître par d'autres... Refuser de le voir mène à un danger certain: danger de se trouver complètement aliéné, écrasé par ce pouvoir.

Le pouvoir. Mot-piège. Mot-piéagé. Réalité piégée pour les femmes. Madeleine Gagnon est très attentive à cette réalité qu'elle étudie, analyse et tente de cerner dans chaque sphère d'activité des femmes. Son quotidien étant l'écriture et l'enseignement, c'est donc dans son milieu de travail, l'université, qu'elle essaie de repérer le pouvoir, de le nommer, de le dénuder.

'C'est dans son milieu de travail, son milieu de vie, que la femme peut agir. Concrètement. Nous, les femmes universitaires, vivons dans un lieu privilégié mais ne sommes pas moins coincées, minoritaires. 98% des patrons sont des hommes, 90% des employés subalternes, des femmes qui subissent les effets du sexisme, à un degré peut-être plus raffiné — violées avec des mots, battues avec des concepts — mais combien dévastateur. Le rôle des femmes dans l'université — secrétaires, étudiantes, professeurs à tous les niveaux — est de parler, détourner le cours des choses, mettre en place des mécanismes. Réagir à ce pouvoir subtil, ce pouvoir de **SEDUCTION** auquel étudiantes et secrétaires répondent par la **VENERATION**. Gare à celles qui n'entrent pas dans ce jeu de **SEDUCTION**, qui le refuse. . . la **REPRESSION** n'est pas loin.'

Au congrès de l'ACFAS, à l'Université d'Ottawa, en mai dernier, Madeleine Gagnon a donné une communication *La Mort du pouvoir*, dont nous reproduisons quelques extraits.

Avec la science économique, la science politique et la sociologie, nous savons de façon non ambiguë, que, de pratiquement tous les postes de pouvoir économique et politique les femmes sont exclues et qu'elles sont de plus exclues de la connaissance des rouages de l'économie et du politique; que ce soit dans les gouvernements, dans les écoles, dans l'industrie ou même dans les syndicats, la plupart du temps elles ne sont pas là quand il s'agit de penser et d'organiser les tâches, la direction, le contrôle et les stratégies. La plupart du temps elles sont là pour exécuter ce qui fut décidé ailleurs et, plus que leurs confrères exécutants, elles sont là aussi pour *servir* et pour *vénérer*. Nous savons de plus qu'elles constituent en quelque sorte une classe à part: qu'elles ne sont pas seulement sur-exploitées ou doublement exploitées (la double journée de travail pour celles qui sont à la fois ouvrières et ménagères, l'inégalité de salaire quant à l'emploi, les ghettos que constituent les métiers dits féminins, la discrimination due au fait des maternités, etc.), elles sont de plus opprimées dans leurs corps, qu'elles soient bourgeoises ou prolétaires, elles le sont de deux façons: d'abord par la violence physique et sexuelle, lorsqu'elles sont battues, violées ou dans les rapports sado-masochistes; puis dans l'assujettissement sexuel et affectif, quand l'équivalent général et le critère de leur normalité a été de tout temps le désir mâle, ses besoins, la nature de sa jouissance ainsi que son rythme, sa texture et ses satisfactions. Et cet assujettissement sur les femmes de *toutes* les classes est le résultat d'un pouvoir exercé par les hommes de *toutes* les classes aussi. Il y a autant d'agressions et de viols chez les prolétaires que chez les bourgeois. Quand à droite comme à gauche on ne veut pas voir cette réalité en face, on ne fait que répéter notre histoire d'oppression sexuelle. On se refuse à faire sans doute le procès le plus fondamental de notre histoire, celui par lequel toutes les autres inégalités, de races, de nations et de classes pourraient se questionner à leur base, et sans lequel ces inégalités vont à mon avis perdurer, le procès de la *phallocratie*.

. . . Nous ne sommes pas nées à l'histoire, malades, inférieures, masochistes, jalouses ou insignifiantes, au fil des siècles, pour survivre, nous avons dû, bon gré mal gré, entrer dans les règles du jeu de nos conquérants; nous les avons même aimés, ces règles et ces conquérants et nous les aimons encore, c'est là, exactement, le lieu de notre folie et c'est là aussi, paradoxalement, le lieu exact de notre force. Voilà le cœur de mon propos. Avant de plonger dans ce gouffre contradictoire de mort et de vie, une dernière remarque, justement, sur la folie: à travers l'histoire, la créativité des femmes a presque toujours été cataloguée comme délire-folie, enfermée à l'asile, brûlée sur les bûchers, mais de toutes façons traitée comme déviance par rapport aux rôles induits de mères, de vierges ou de putains, alors que la créativité des hommes a presque toujours été socialement valorisée dans ce qui la consacrait marginale ou déviante, elle devenait chez eux *sagesse* du chaman, ou bien du philosophe, ou du prophète ou tout simplement du poète. Non seulement la créativité a mené les femmes au diagnostic de folie, mais aussi toute sexualité, chez elles, qui dérogeait à leurs fonctions de reproductrices et d'élèveuses. Elles n'avaient pas bien des choix: mères ou putains; ou vierges ou folles.

. . . Les conséquences du pouvoir millénaire des hommes sur nous sont nombreuses et je n'en ai énuméré que quelques unes. Cependant, ce que nous connaissons beaucoup moins, ce sont les conséquences, imaginons-les tout aussi multiples, du non-pouvoir millénaire des femmes. Et posons comme hypothèse que ce fameux *continent noir*, lorsqu'il dévoilera sa face jusqu'ici tournée du soleil, ou plutôt, lorsque nos yeux pourront enfin le contempler parce qu'enfin ils auront compris que la vie est faite d'ombre tout autant que de lumière parce qu'elle est faite de mort tout autant que de vie, nous pourrions assister alors à bien des révolutions considérées jusqu'ici comme des utopies.

. . . C'est donc dans le tracé des sciences dites de l'homme de notre absence du pouvoir et du savoir, c'est à partir de tous ces trous où nous ne sommes pas, que nous allons pouvoir, en acceptant cette fois le vertige de l'incertitude initiale, que nous allons nommer patiemment qui nous sommes et ce que nous pouvons apporter au monde quand nous ne sommes ni muettes ni esclaves. Cette parole dira mieux que tout autre *la mort du pouvoir*, puisque c'est exactement de là que nous venons, ayant survécu de ses cendres.

A la mi-août, les *Herbes Rouges* Nos 66-67 publient *Antre*, dont Madeleine Gagnon dit 'un texte qui tente de saisir le lieu où l'écriture s'est nouée à la parole du dedans jusque dans ses premières pulsions.'

Madeleine revient à l'écriture. 'A travers le féminisme, les textes de femmes, les paroles de femmes, c'est un retour aux mots, à l'écriture, à moi. Je me sens comme clarifiée.' Elle met présentement la dernière main à un roman *Lueur* qui 'sera tributaire de tellement de textes féministes et féminins.'

Elle avance. Avec une assurance parfois tranquille parfois inquiète, des certitudes toujours en questionnement, une curiosité mobile, un regard analytique posé sur soi, sur les autres et sur les mécanismes d'interaction qui ne cessent de jouer, de déjouer, de re-jouer. Elle avance, continuant à sculpter la parole pour en faire une belle prose lisse. Écriture intervenante. Exigeante, belle et nécessaire.

Monique ROY
Montréal

Texte lu à la Conférence interaméricaine des femmes-écrivains, Ottawa, 20-24 mai 1978

UNE TRADITION FÉMININE EN LITTÉRATURE?

Il n'y a pas de tradition féminine en littérature, pas plus qu'il n'y a de tradition féminine scientifique: économique, politique ou médicale, par exemple. Il n'y a pas de tradition féminine dans tous les champs de vie concernés par le discours, c'est-à-dire, par la pensée des rapports sociaux et ses divers effets de parole, dans l'écriture.

Il n'y a pas de tradition discursive féminine, littéraire ou autre, pour une raison historique fort simple: il n'y a eu, des textes féminins, ni collection (au sens des *collected papers*), ni codification (dans les systèmes littéraires dominants), ni, par conséquent, transmission par voie de lectures ou d'enseignements.

Où se situe donc la parole écrite des femmes qui nous ont précédées? Elle est à repérer dans un hors-texte encore indéfini, dans les marges de la page, comme on l'a dit si souvent, hors du discours repéré et connu, dans un désert de silence millénaire, avec ici et là des oasis de paroles. Une non-tradition. Une diaspora intériorisée et affolante. Une dissémination de bribes textuelles parsemées au fil des siècles.

Pourquoi est-ce donc ainsi? Parce qu'au lieu d'une entrée dans la tradition, il y eut d'elles — de nous — une *exclusion généralisée* qui s'est manifestée par la censure directe (exclusion consciente ou non, de l'édition, des archives, anthologies, manuels, morceaux choisis, etc.); qui s'est manifestée aussi par l'auto-censure, ou encore l'interdit de parole introjeté, ravalée avant même sa formulation, comme dans la gorge un long murmure nommé, par la science instaurée sur ce paradoxe, hystérie.

Je me suis demandée: pourquoi donc suis-je allée me réfugier sur cette terre d'exil, sur cette île forclosée? Parce que justement, ce terrain m'indiquait le lieu précis de mon *a-sujet-tissement* dans le discours de l'autre. Parce que, dans cette béance où je n'existais pas, pour parler comme Lacan ('la femme n'existe pas') dans cette absence noire, tout devenait enfin possible, aucune foi, aucun doute n'était plus permis, aucune espérance mystificative. Cette absence de moi du *pouvoir littéraire* me disait enfin qu'une autre parole était possible, parole de non-pouvoir où serait rejeté uniquement ce qui tue: la parole de vénération de la maîtrise qui appelle l'aveuglement, la séduction, la captation. C'est à tout cela que j'avais échappé. Mon exclusion du pouvoir littéraire devenait le ferment d'écritures qui, se joignant aux autres, diraient, d'abord violemment, puis, de plus en plus calmement, intimement, ce lieu mouvant d'où nous fûmes d'abord vues dans la représentation de l'autre, cet espace ténu, aux frontières de la folie, entre le silence et la parole, cette place où j'ai été lue dans l'autre, ainsi que nous le décrit si profondément Marguerite Duras. Et ainsi, ces paroles diraient enfin le lieu des mouvements corporels quand ils s'inscrivent en mots.

Mais, je dois ajouter que ce terrain de l'écriture m'indiquait par surcroît qu'en ce lieu le pouvoir ne s'était pas manifesté dans une hégémonie absolue, comme par exemple en médecine, où la place des femmes fut littéralement dérobée, violée, dans une série de meurtres sans noms, sur celles qu'au Moyen-Âge l'on sur-nomma les sorcières: elles furent au moins 8 millions à mourir brûlées, assassinées par ceux qui jusqu'à aujourd'hui ne veulent pas comprendre que notre puissance corporelle, notre connaissance organique et viscérale des premiers germes de vie, fait de nous des soigneuses, des connaisseuses du dedans du souffle — des sages-femmes.



Sur la scène de l'écriture, le pouvoir n'avait pas été absolu. Comme une passoire, il avait filtré quelques voix de femmes. Quelques-unes qui avaient échappé à la castration. Des échappées, des ratées en quelque sorte. Certaines en ont payé de leur corps et de leur raison. Voir à ce sujet l'excellente étude de Phyllis Chesler *Women and Madness*, où le rapport écriture-folie des femmes est étudié sous son aspect historique. Combien de femmes écrivains sont mortes folles ou recluses, on ne le saura jamais. Et pour cela j'aimerais que nous perdions notre peur du savoir, que nous cessions de nous censurer entre nous en nous répétant que le savoir c'est du pouvoir, tout en n'oubliant jamais que les huit millions de sorcières brûlées le furent justement parce qu'elles savaient trop de choses sur le corps et sur le langage.

Nonnes ou folles. Lueurs en tous cas. Quelques voix se sont inscrites malgré tout — hors tradition — dans l'histoire. Nous pouvons les nommer. Il y a maintenant pour nous, non pas une tradition, mais une histoire à déterrer, à déchiffrer. Nous pouvons les inclure: Louise L'Abbé, à Flora Tristan, à Colette, George Sand, Laure Conan et tant d'autres. Notre histoire demeure entière à écrire, d'une frontière à l'autre; je suis quant à moi, tout aussi intéressée à la réhabilitation de mes aïeules écrivaines qu'à ma propre écriture. Cela fait partie pour moi, d'une même gestuelle vivante, d'un même tracé de vie.

J'ai choisi l'écriture parce qu'aussi sur cette scène, il m'était donné de lire, beaucoup plus que sur toutes les autres, leurs projections fantasmatiques de nous. A travers tous les mythes, religieux ou profanes, des images de femmes furent projetées: à commencer par Artémis, cette mère-amante d'une terre femelle, premier mythe des femmes exclues de leurs fantasmes, vivant seules sur une île imaginée par eux, (voir l'*Illiade* et l'*Odyssée* d'Homère), jusqu'à Jocaste et la Sphinx et Béatrice et Ophélie. Ils nous ont vues exclues ou mortes ou monstres dans leur fabulation; pour se cacher leur pouvoir sur nous, ils nous ont projetées mères monstrueuses ou muettes. En psychanalyse, il est maintenant de mode de nous nommer mères oppressives ou schizogènes . . .

Le danger pour nous consisterait à reprendre leurs fantasmes à notre compte, à les introjecter. Je crois que nous devons reprendre cette fantasmagorie, sérieusement étudier ce que nous sommes dans la représentation historique. Nous devons opérer un re-centrement, hors de la tradition élitiste et exclusiviste. Non pas un logo-centre. Mais un centre enluminure où le texte et les marges se joindront. Nous devons joyeusement nous astreindre à un double travail historique: travail de dé-construction de leurs projections de nous, non pas libérantes mais aliénantes; travail de résurrection de nos mortes mal lues, de nos mortes non muettes.

Madeleine Gagnon
Ottawa
24 mai 1978

BIBLIOGRAPHIE CHRONOLOGIQUE DE MADELEINE GAGNON

"Feu", *Liberté*, mai-juin 1968.

Les Morts-vivants, nouvelles, éditions H.M.H., 1969.

"L'autre Bord de l'hiver", poèmes, *Ecrits du Canada Français*, no. 29 1970.

Pour les Femmes et tous les autres, éditions de l'Aurore, 1974.

"Amour parallèle" dans *Portraits du voyage* avec J. M. Piotte et le Bison Ravi (Patrick Straram), éditions de l'Aurore, 1975.

Poétique, *Les Herbes rouges*, no 26 1975.

Communication à la Rencontre internationale québécoise des écrivains, *Liberté*, nos 106-107, juil.-oct. 1975.

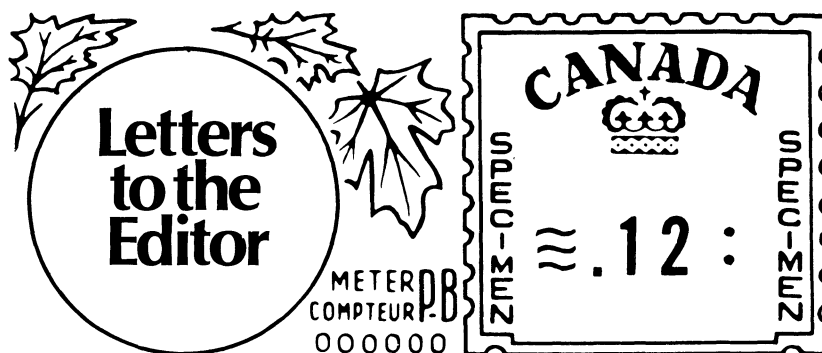
"Des mots plein la bouche", *La Barre du jour*, nos 56-57 1977.

"Mon corps dans l'écriture", *La Venue à l'écriture*, coll. 10/18.

Retailles avec Denise Boucher, éditions l'Étincelle, 1977.

"La mort du texte en moi", *Chroniques*, nos 29-32 hiver 1978.

Antre, *Les Herbes rouges*, 1978.



This week Brampton Women's Centre, in its efforts to become registered as a charitable organization, signed a pledge to the effect that 'its endeavours will not include activities of a political nature'.

Brampton Women's Centre has operated a drop-in centre and an information and referral service and has offered courses and programs in Brampton since October 1975. It has been funded with a grant from the Secretary of State. This grant has now ended, and Brampton Women's Centre will soon be dependent on private donations.

Brampton Women's Centre had applied several months ago for recognition from the Department of National Revenue, Taxation, as a charitable organization in order to have the benefit of tax-deductible donations. Their application met with some difficulty because in their constitution they stated that one of the objects of Brampton Women's Centre was 'to act as an advocate for the rights of women'. The Department of National Revenue expressed concern that this was a political statement and would detract from the use of the resources of Brampton Women's Centre for charitable purposes. Under the regulations of the Department of National Revenue a charitable organization can have a secondary purpose that is political, but it cannot devote any of its resources to the achievement of that political purpose. However, a charitable organization is allowed to educate the public in areas of its expertise.

The members of Brampton Women's Centre recognize that none of its present activities would be curtailed by the terms of this pledge. It was decided that it is preferable to maintain the existence of Brampton Women's Centre in its present form rather than risk financial collapse in order to aspire to do things that it has not yet attempted.

In a month's time Brampton Women's Centre should be notified by the Department of National Revenue whether or not its application for charitable status has been successful.

15 June 1978

The Collective, Brampton Women's Centre

Women's Studies is slowly becoming an area of great importance to women teachers. However, students who are taking Women's Studies as their major in a degree program soon become aware that this major is not considered acceptable by the Qualifications Evaluation Council of Ontario.

An important social and educational change is occurring within the educational system, and Women's Studies courses are a vital part of this change. But this Council seems oblivious to this. This change of direction places its emphasis on people, not on things, and on ability, not on sex. Our young people should be given the opportunity to be accepted as individuals who will be able to move from the educational world into the workforce, without being slotted for positions that are predetermined by sex-role stereotyping.

If we are as concerned as we seem to indicate by the efforts being made at the elementary-school level to remove sex roles and stereotyping from the schools, let us also make efforts to remove it at the adult educational level, beginning in Ontario with the Qualifications Evaluation Council of Ontario. Obviously, in this Council, the outdated idea of 'women's role' is still firmly in place.

In addition to this, why is it that Women's Studies programs, instead of being encouraged and expanded by our Universities, are among the first programs to be considered for elimination when cutbacks occur.

Surely a program of study that is concerned with the daily fibre of our society should not be so readily eliminated. This, in turn, frees *both* women and men from rigid sex-role stereotypes. Women's Studies programs must be supported. We must insist on their acceptance as accredited degree majors by QECO which makes decisions daily that are of concern to the women teachers of Ontario and their progress in their chosen profession.

Ms. Phyllis Cannon,
Teacher—York Country Board of Education
Student—Atkinson College